Zeitschrift: L'instruction publique en Suisse : annuaire
Band: 36/1945 (1945)

Artikel: Culture et personnalité dans l'enseignement commercial
Autor: Golay, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-113232

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Culture et personnalité dans l'enseignement commercial

On a dit du XIXe siècle qu'il a été le siècle de la technique et qu'il est marqué par l'évolution économique dans les différents secteurs qui touchent à la production et à la consommation. Peu d'époques ont été témoin de transformations aussi radicales dans le commerce, la banque, l'industrie, les transports. Non seulement l'activité matérielle des hommes s'en est trouvée affectée, mais toute la vie intellectuelle a été profondément influencée par les découvertes de la science. Aujourd'hui, la vie semble plus trépidante que jamais et, à cet égard, le XXe siècle n'a rien à envier au XIXe.

L'école elle-même, et avec elle tout l'enseignement, n'ont pas échappé à cette évolution. Mais si les humanités classiques ont traversé cette longue période en gardant à peu près intactes leurs méthodes de travail et leurs buts, si les trésors de la vie intellectuelle et spirituelle des générations qui nous ont précédés depuis l'antiquité jusqu'à nos jours restent le fondement de l'enseignement et la nourriture de la pensée moderne, l'enseignement professionnel a, pour sa part, subi des transformations considérables ; elles sont à la mesure des découvertes de la technique. Un enseignement qui, jusqu'au milieu et même jusqu'à la fin du XIXe siècle, était pour ainsi dire inexistant, a pris un essor prodigieux, suscité par la production sans cesse croissante des biens matériels et par leur échange. Constamment obligé de s'adapter aux nécessités toujours nouvelles du monde des affaires, afin de préparer des jeunes gens aux méthodes les plus modernes des techniques commerciales, l'enseignement commercial paraît à première vue manquer de la stabilité qui

fait la force et la vertu des humanités classiques. On est donc fondé à se demander s'il offre au jeune homme la culture indispensable à la formation de son esprit et de sa personne ? Avant de répondre à cette question, il convient de rappeler ce que nous entendons par culture générale.

* * *

Nous pensons que l'enseignement, quel qu'il soit, doit assurer à l'élève une forte culture générale, capable de lui donner non seulement une somme de connaissances, mais aussi et surtout, une personnalité indépendante qui s'imposera de plus en plus, au fur et à mesure que l'adolescent se heurte aux difficultés de la vie, prend ses responsabilités et endosse des charges nouvelles.

L'école se doit de former un être équilibré et raisonnable, capable de juger, mais aussi capable de vibrer au contact du beau et du bien.

Etre équilibré, c'est-à-dire chez lequel l'intelligence n'étouffe pas les mouvements de l'âme, mais où la raison est nuancée par les sentiments, sans que les éléments affectifs soient jamais les éléments déterminants des jugements. Toute culture de l'esprit doit reposer sur un fondement qui ne saurait changer avec le temps ou évoluer avec les circonstances. Il faut à la pensée une nourriture saine et substantielle dès qu'elle s'éveille, puis au long de sa formation et de son épanouissement. A quoi servirait-il à un jeune homme d'avoir les plus belles qualités d'expression, une langue particulièrement évocatrice, une faculté de travail remarquable, si le fondement de la pensée, le jugement, lui faisait défaut ?

En même temps que le jugement s'acquiert, il faut que la pensée s'alimente et s'enrichisse au contact des vraies sources de la culture occidentale. Mais quelle est-elle, cette culture ? Nous touchons ici à un problème capital auquel on n'a pas encore trouvé une solution définitive. C'est l'éternelle querelle des Anciens et des Modernes. Il semble toutefois que l'on se montre un peu moins intransigeant et que l'on admette dans des milieux de plus en plus étendus, que « faire ses humanités » n'implique plus nécessairement l'étude du grec et surtout du latin. « Plus on réfléchit, moins on comprend pourquoi les littératures ancien-

nes auraient le privilège de former le cœur des jeunes gens »[1].

Sans doute est-il toujours préférable de remonter aux sources premières de la pensée humaine, mais les exigences de la vie moderne le permettent de moins en moins. Deux obstacles se présentent. C'est, d'une part, l'accroissement considérable des œuvres de la pensée, au fur et à mesure que l'humanité progresse dans la découverte de son destin, et d'autre part, la nécessité absolue d'acquérir des connaissances techniques de plus en plus nombreuses dans les domaines les plus divers. L'esprit n'est plus capable, dans le temps très restreint de la scolarité, d'assimiler la somme des connaissances qui augmente avec chaque génération.

Il vaut la peine de s'arrêter à ce problème. Si enrichissante et bienfaisante que soit pour l'esprit l'étude de la culture grecque et de la culture latine, par exemple, ne peut-on pas en acquérir la substance à travers une culture plus récente qui, elle, est remontée aux sources de la pensée, en a puisé l'essentiel, s'est abreuvée et pénétrée de la doctrine des grands philosophes de l'antiquité classique ? La culture moderne qui a été fécondée par la culture antique ne peut-elle pas nous en donner la substance ? Un Racine, un Corneille, un Descartes, pour ne citer qu'eux, n'en sont-ils pas des exemples assez pertinents ? Sans doute cette formation au second degré pourrait-elle présenter des lacunes et offrir des dangers, si celui qui en est le bénéficiaire n'était pas averti.

En parlant de caractère et de personnalité, nous dépassons la notion de « culture générale » prise dans son sens étroit. Mais il est indispensable de faire de l'adolescent à la fois plus et moins qu'un érudit. Il faut faire de lui un homme.

Pour l'avoir oublié, ou sciemment négligé, certaines formes de notre civilisation contemporaine ont fait des monstres qui ne considèrent plus que la technique dans ses excès, la domination de la matière par l'homme, et qui négligent le côté humain de la connaissance ; monstres humains, parce que le cœur n'ayant plus sa place dans la culture, celle-ci s'est considérablement appauvrie; elle s'est desséchée et elle devient stérile, même négative et destructive, lorsqu'elle est mise au service d'une cause démoniaque. Le goût abusif du pouvoir, le besoin de conquêtes matérielles, la cupidité, ont, tour à tour, sacrifié volontairement

[1] RAOUL FRAZY : *La question du latin*, cité par L. MEYLAN dans *Les humanités et la personne.*

à leur cause les plus beaux fleurons de la vraie culture : tolérance, respect de la personnalité humaine, liberté de pensée, désintéressement.

Pour mieux se préparer à l'obtention de titres d'Etat, qui ouvrent l'accès à des situations enviables, souvent les jeunes gens, mal conseillés par leurs aînés, négligent tout ce qui n'est pas « le programme ». Ils se désintéressent de la culture qui ne leur est pas immédiatement utile. L'esprit utilitaire se substitue à l'esprit de recherche. Toute l'optique de l'adolescent est faussée par le désir de réussir.

Or, une culture qui n'a pas su faire des hommes est une pseudo-culture, qui doit être condamnée. Elle a fait des érudits, mais elle n'a pas su faire des êtres sensibles ; elle n'a pas formé des consciences. Cette culture, qui a fait des pédants et des cerveaux, sans parvenir à pétrir l'individu et à en faire un être humain, cette culture, disons-nous, a failli à sa tâche. Car c'est précisément la culture générale, comprise dans son acception la plus profonde, qui élargit les idées, permet la vie en société, facilite les rapports entre les individus ; elle est génératrice de compréhension, sans laquelle toute vie collective est impossible. Enlever les œillères des spécialistes, telle doit être l'une des fins de toute culture qui prétend être générale, donc humaine.

* * *

Cette question nous amène à considérer ce que l'enseignement commercial peut offrir à un adolescent, en d'autres termes, ce qu'est la culture générale dans l'enseignement commercial, si elle présente cet ensemble d'éléments qui font du jeune homme ou de la jeune fille non seulement le technicien, le spécialiste qui réussira, mais et surtout, un homme, une femme, capables de juger, de comprendre, de sentir et d'être à leur tour porteurs et héraults des qualités qui sont le propre de l'« Homme ».

Le programme de l'enseignement commercial, tel qu'il est conçu aujourd'hui, comprend deux catégories de disciplines.

Les unes sont générales et rejoignent le programme de l'enseignement classique ; ce sont les langues modernes, les mathématiques, l'histoire, la géographie et la logique dans les classes supérieures.

Les autres sont techniques, professionnelles : telles la comp-

tabilité, l'arithmétique et l'algèbre financières, l'économie politique, l'économie commerciale et le droit commercial.

Cette distinction marque nettement les deux tâches qui incombent à l'enseignement commercial : celui-ci a cette particularité qu'il doit à la fois initier le jeune homme à sa future activité, le préparer à la profession qu'il aura à exercer, mais aussi développer en lui la personnalité. La formation pratique de l'adolescent doit être développée dès la première année et va marquer tout l'enseignement.

La plupart des élèves ayant suivi une école de commerce seront appelés, au début de leur carrière tout au moins, à remplir un poste de subordonné, d'employé ; et plus tard seulement, ils pourront éventuellement accéder aux charges les plus hautes dans le cadre de l'entreprise privée ou dans l'administration publique. L'école doit tenir compte de cette orientation pratique et rappeler au jeune homme qui lui est confié cette vérité que le poète a traduite admirablement :

> « La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles,
> est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour ».

Aussi la culture générale, dont le but est la formation de la personnalité devant laquelle l'enseignement professionnel devrait s'effacer pour permettre un développement généreux de l'esprit et du cœur de l'élève, entre-t-elle en conflit avec les disciplines techniques : l'école doit chercher à concilier cette double exigence. Le jeune homme sera soumis à une rude épreuve ; seule une discipline librement acceptée lui permettra de la surmonter. Discipline de la pensée, tout d'abord, qui doit trouver sa force et plonger ses racines dans un humus riche et profond, celui de la culture générale ; discipline, ensuite, de la personnalité ; d'une personnalité forte, consciente de ses possibilités, mais aussi de ses devoirs et de ses obligations envers la société et plus particulièrement envers la cellule économique dans laquelle il sera appelé à travailler.

Le passage de la vie scolaire à l'activité pratique constitue pour l'adolescent une première difficulté qu'il serait vain de vouloir diminuer. Il lui faudra une volonté bien trempée pour dompter son impatience d'accéder à des fonctions de direction et de se voir confier des responsabilités. C'est à l'enseignement de relever la nécessité inéluctable de cette discipline, de donner

l'occasion à l'élève de la reconnaître et les moyens de l'acquérir.

Il y a plus. Si l'enseignement commercial doit répondre aux exigences de l'époque moderne, aux nécessités de la vie des affaires, dont la complication croît sans cesse, et former des êtres souples, pleins d'allant et d'initiative, il se doit aussi de faire du futur commerçant un être moral. De par le choix de sa vocation, celui-ci se trouvera constamment en face de problèmes économiques dont l'importance actuelle est évidente, et qu'il ne pourra résoudre non plus uniquement en fonction de leurs résultats financiers, matériels, mais en tenant compte aussi de leur portée morale.

Dès lors, l'enseignement commercial ne peut plus se contenter de former des commerçants capables de chiffrer, d'acheter et de vendre ; des industriels experts dans l'art de calculer un prix de revient et de faire l'enquête du marché ; des banquiers se jouant des difficultés que présentent les opérations d'arbitrage. Nous l'avons déjà relevé dans notre introduction. L'enseignement n'aura pas achevé sa tâche quand il aura préparé de brillants techniciens ; si ses ambitions s'arrêtaient là, il faillirait même à un devoir impérieux : celui de former des hommes, de permettre à la personnalité morale de l'adolescent de s'épanouir en lui imprimant le souci de respecter la parole donnée, d'être droit et honnête.

L'homme d'affaires est souvent appelé à résoudre de graves et délicats problèmes d'ordre moral par le fait même que son activité est étroitement mêlée aux questions d'argent. Toutes les opérations de son activité ont pour objet des biens matériels. Il travaille constamment non seulement avec ses propres capitaux, mais aussi avec ceux de tiers, dont il est parfois le mandataire. L'argent exerce un attrait si puissant sur l'individu, par les facilités qu'il lui offre et par la puissance qu'il lui assure, qu'il faut de très grandes qualités morales à celui qui le manie, s'il ne veut pas en devenir l'esclave.

Si l'intelligence n'y suffit pas, la culture de la personnalité doit donner à l'homme d'affaires la force de se détacher de l'attrait de l'argent, cette supériorité qui lui permettra de juger en toute indépendance les conséquences de telle ou telle opération financière ; car, la personnalité d'un individu doit être d'autant plus forte et plus affinée qu'il sera en contact plus étroit avec le monde de l'argent.

* * *

La tâche de l'enseignement commercial, on le voit, est lourde. Dès lors, on peut se demander si les disciplines techniques, qui forment la moitié du programme, offrent l'occasion de développer chez l'élève les qualités requises par sa future activité. Le côté professionnel l'emporte-t-il sur la « culture générale » et, dans ce cas, cet enseignement ainsi conçu permet-il encore de donner au jeune homme les bases spirituelles qui feront de lui plus qu'un spécialiste : un homme ?

Nous n'hésitons pas un instant à répondre par l'affirmative.

En effet, parmi les branches professionnelles que nous avons énumérées plus haut, nous pouvons distinguer celles qui relèvent de la technique commerciale, et d'autre part les branches que l'on pourrait appeler de culture économique. Les premières se rapprochent des sciences exactes, c'est le cas de la comptabilité, de l'algèbre et de l'arithmétique financières ; quant au second groupe, il comprend l'économie politique, l'économie commerciale et le droit commercial.

Nous avons relevé que la logique, base de la formation du jugement, est un élément essentiel de la culture générale. Or, la comptabilité procède entièrement du principe d'égalité, qui est la base de la logique. En effet, la comptabilité en partie double est essentiellement construite sur une seule égalité : actif = passif. Partant de cette notion extrêmement simple, elle pose le principe absolu qu'aucun élément actif ou passif ne peut augmenter ou diminuer sans que ce changement soit attesté par une double écriture. Si élémentaire et même enfantine que puisse paraître cette égalité de base, la comptabilité offre au maître, par le jeu des écritures, dont les possibilités sont quasi illimitées, l'occasion d'apprendre à l'élève la rigueur d'un principe qui ne comporte aucune exception. La comptabilité permet aussi de porter un jugement sur les biens matériels dont elle étudie les variations comme du reste sur les personnes dont les qualités sont très différentes suivant qu'elles sont « débiteurs » ou « créanciers ». Elle permet également d'établir les rapports d'une chose à une autre, d'un bien matériel à une valeur immatérielle. Nous pensons en particulier à la relation qui existe entre un bénéfice effectif, réalisé à la suite d'une vente de marchandises, et le fonds de

réserve — notion abstraite — qu'il aura permis de créer, ou encore aux rapports qui existent entre le « pas de porte » ou le « fonds de commerce », et le montant en espèces sonnantes qui a été payé pour l'acquérir. L'étude du bilan n'offre-t-elle pas des sujets à discussion et à réflexion ? Elle donne l'occasion à l'élève de concevoir la relativité de la notion de richesse, le caractère éphémère des biens matériels. L'élaboration du bilan exige des qualités de méthode, de précision, de sincérité, toutes semblables à celles de l'esprit scientifique. On voit par ces quelques exemples pris entre beaucoup que la comptabilité est bien une discipline capable de former le jugement et qu'à chaque instant elle fait appel au raisonnement. Elle est une construction logique qui, de déduction en déduction, soumet l'esprit de l'élève à une gymnastique propre à contribuer grandement à sa formation intellectuelle. Toutes proportions gardées, nous dirons que la comptabilité est à l'enseignement commercial ce que le latin est à l'enseignement classique. En effet, la première fait appel à la logique, tout comme la syntaxe latine. L'une et l'autre donnent une formation indélébile.

En outre, la comptabilité ne recourt pas simplement à la logique pure, elle exige de la part du comptable des jugements de valeur qui réclament de l'esprit de finesse, de la réflexion et même de la sagesse. Au fur et à mesure qu'elle s'applique à une entreprise plus importante, à un secteur plus vaste, elle devient plus complète et exige des qualités d'analyse et de synthèse qui font d'elle une discipline complète.

On pourra en oublier toutes les subtilités, on pourra même ne plus en connaître la technique exacte, il en restera toujours à celui qui l'a apprise, qui en a été pénétré, une vision particulière des choses ; elle lui permettra d'apprécier une situation économique sous l'angle de la valeur et en pleine connaissance de la relativité de cette notion. Enfin, elle donne à celui qui la pratique une méthode de travail extrêmement utile.

L'arithmétique et l'algèbre financières sont deux disciplines relevant des mathématiques et dont l'étude réclame les mêmes qualités de rigueur scientifique. Les problèmes dont elles s'occupent sont aussi variés que les secteurs économiques auxquels elles ont trait ; la vente la plus élémentaire nécessite un calcul ; de même l'emprunt à intérêts composés avec des modalités spéciales de remboursement ne saurait se passer de l'algèbre

financière ; ainsi, tout ce que nous avons dit de la comptabilité, exception faite de la notion de valeur, est vrai, également, de ces deux disciplines.

Voyons maintenant les branches dites de culture économique. Au premier chef, nous avions mentionné l'économie politique. Cette discipline exige de celui qui l'étudie, l'acquisition de connaissances étendues d'histoire, de philosophie et de sociologie. L'histoire des doctrines économiques, en particulier, offre de vastes possibilités de culture. Elle nous met en contact avec la pensée de Platon et d'Aristote, dans la *République*, les *Lois* ou la *Politique*. Le moyen âge permettra de parler de Saint Thomas d'Aquin. Quant à la doctrine mercantiliste, pour être bien comprise, elle doit être située dans son cadre historique et politique. On l'a appelée à juste titre l'économie de puissance ; quelle possibilité étonnante de comparaison n'offre-t-elle pas avec la période contemporaine ! Du reste, toute doctrine économique n'est-elle pas l'expression d'une époque et l'étude de la science économique ne permet-elle pas de suivre l'évolution de l'humanité à travers ses souffrances, ses ambitions, ses déceptions et ses espoirs ? Il est impossible d'aborder le XIXe siècle, et en particulier son histoire économique, sans faire une large place aux problèmes sociaux qui, pour être compris, font non seulement appel à l'intelligence, mais aux qualités du cœur et aux sentiments de solidarité humaine.

Les grandes lois économiques, elles, sont souvent des constructions de l'esprit, rationnelles et déductives, qui permettent d'éprouver la rigueur du raisonnement de l'élève. Aussi bien la loi de l'offre et de la demande satisfait la logique des plus exigeants et la théorie du pouvoir d'achat développe la notion de la relativité des prix et de la valeur des biens.

L'économie commerciale qui se propose l'étude des formes et de l'activité des entreprises, pourrait être intitulée « initiation à la vie de l'entreprise ». Elle offre à l'élève tout un programme qui le met en contact avec les institutions économiques que les hommes ont créées pour répondre à la satisfaction de leurs besoins matériels et faciliter leurs relations dans l'espace et dans le temps. Tout y est ordonné, classé, organisé. Rien n'y est laissé au hasard, et l'on retrouve partout, à tous les degrés, dans tous les secteurs, cette méthode rigoureuse qui est quasi indispensable à toute activité humaine. Les éléments fondamen-

taux qui président à l'organisation de l'entreprise ne sont-ils pas les mêmes que ceux qui président à la classification générale des sciences ? et n'y retrouve-t-on pas les grands principes du « Discours de la méthode » ?

L'étude des banques permet de nombreuses incursions dans l'histoire, d'instructives comparaisons, de pénétrantes analyses des opérations pratiquées depuis les Lombards jusqu'aux grands financiers du XXe siècle.

Les assurances posent naturellement le problème de la solidarité, alors que l'étude des finances de l'entreprise examine tout le circuit du capital dès son entrée dans l'entreprise jusqu'à sa sortie sous forme de produits terminés. L'élève s'initie à l'organisation méthodique de tous ces secteurs de l'entreprise ; il en acquiert une vue d'ensemble qu'il sera capable de situer dans la constellation des diverses activités humaines.

L'économie commerciale permet donc à chaque instant de dépasser les limites souvent étroites de la technique et d'aborder les problèmes généraux ; elle oblige l'élève à reviser son jugement sur telle ou telle institution économique qui, de prime abord, peut lui paraître superflue ou inopportune.

Le droit commercial, lui, met l'élève en présence des innombrables rapports juridiques que fait naître la vie en société. Ainsi, le futur commerçant se familiarise avec des notions qui lui paraissent de prime abord bien subtiles, mais qui contribuent efficacement à assouplir son intelligence, à affiner son sens critique, à enrichir sa pensée. Il appréciera à leur juste valeur des notions abstraites telles que le droit et la justice, mises en parallèle avec la morale et l'équité.

Enfin, la littérature ne vient-elle pas en aide à l'enseignement commercial, tant les sujets que traite celui-ci ont tenté celle-là ? Nombreux sont les écrivains qui ont évoqué la vie des affaires de façon tantôt dramatique et tantôt plaisante, parfois incidemment, souvent dans des œuvres d'ensemble, mettant au service de ce thème toute la puissance de leur talent et toutes les ressources de leur sensibilité.

En parlant du problème de la richesse, qui revient sans cesse dans toutes les disciplines économiques, on ne peut pas ignorer Péguy, et les pages admirables de son ouvrage « L'argent ». Peut-on évoquer le travail humain, le goût de la « belle ouvrage », l'amour du métier, mieux qu'il ne l'a fait ? « Dans ce temps-là,

un chantier était un lieu de la terre où les hommes étaient heureux. Aujourd'hui, un chantier est un lieu de la terre où les hommes récriminent, s'en veulent, se battent, se tuent... J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises, exactement du même esprit et du même cœur et de la même main que ce peuple avait taillé ses cathédrales... Ils (les ouvriers) disaient que travailler, c'est prier, tant leur travail était une prière et l'atelier un oratoire ».

Nous pensons qu'il serait bien difficile de mieux initier l'élève à ce que pourrait et devrait être le travail et son cadre normal. Peut-être s'en souviendra-t-il un jour, quand, ayant ses responsabilités, il sera appelé à diriger des hommes et à leur donner du travail !

La figure de César Birotteau n'évoque-t-elle pas, à jamais, la notion d'honnêteté et toute la rigueur de la faillite ? Zola a décrit les grands magasins, Duhamel les excès de la rationalisation, Me Henri-Robert les abus de la planche à billets dans sa remarquable histoire du système de Law. Et ce n'est pas la matière, mais la place, qui nous oblige à nous arrêter ici.

* * *

Parvenu au terme de notre exposé, nous espérons avoir montré au lecteur que l'enseignement commercial offre à l'adolescent tous les éléments d'une vraie culture. Nous n'avions pas d'autre propos.

JEAN GOLAY.